

SUITE DEPECHEs.

Bulletin météorologique.

Washington, 9 juillet. — Indications pour la Louisiane — Temps généralement couvert; vents variables.

Commencement du bombardement de Santiago.

Au camp de Agudores, 10 juillet à 5 h. 15 du soir. — Les navires de la flotte des Etats-Unis ont commencé le bombardement à Santiago.

Le Brooklyn, le Texas, l'Indiana, sous les ordres du commodore Schley, ont commencé le feu, sur l'ordre du général Shafter qui leur a été donné par des signaux venus de la plage.

Les navires ont bombardé les rochers escarpés qui sont tombés dans la mer, à 5 milles de la ville.

Le bombardement a duré une heure.

Le bombardement.

Quartier du général Shafter, 10 juillet 8 h. du soir. — Depuis 4 heures de l'après-midi, les pièces de siège ont lancé des bombes dans les lignes espagnoles. Nos soldats sont pleins de courage et d'entrain, après 3 jours de repos. L'arrivée de renforts augmente encore leur confiance.

Le feu de l'artillerie espagnole est faible. Nos hommes sont persuadés que l'ennemi ne peut plus résister longtemps. Ils sont plus réalistes que jamais dans leurs rapprochements.

Après 35 coups tirés par nos canons de 8 pouces, le commodore est resté convaincu que le feu du Brooklyn ne portait pas assez loin et il a ordonné que l'on cessât le feu, laissant les navires de combat continuer avec leurs canons à longue portée. Les boulets ont été lancés avec beaucoup d'attention et à intervalles de deux minutes.

Les signaux partis de la plage annonçaient que les projectiles tombaient à mille pieds de là, de ce côté, et un peu à gauche de la position des Espagnols; à la tombée de la nuit, l'escadre a cessé de tirer et le commodore Schley a envoyé une chaloupe à terre pour demander au général Shafter s'il voulait que l'on continuât le feu pendant la nuit.

Un rapport du commodore Schley.

Le commodore dit qu'il ne peut qu'avec difficulté attendre la ville; il faut, avant tout, donner plus d'attention aux tourelles, pour que les canons puissent passer par dessus les hauteurs et avoir une portée de plus de 5 milles.

Retard momentané dans la transmission des dépêches.

Le général Shafter a fait tout ce qu'il a pu pour faire accepter les propositions du président McKinley. Il aurait pu attaquer, il y a plusieurs jours, mais les espagnols auraient pu s'échapper et s'en aller dans le pays où ils ont été difficile de les suivre. Actuellement il a complètement cessé de tirer.

L'assaut maintenant ne peut plus être retardé et il sera fait avec une perte d'hommes beaucoup moins grande qu'auparavant.

Son désir est de faire jouer l'artillerie, avant de donner l'assaut. Il tient aussi à obtenir la coopération de la flotte. L'emploi de l'artillerie légère a été plus effectif qu'on ne le croyait généralement, que ne le pensait le général Shafter lui-même; il est vrai que l'on y a perdu un excellent officier, le Capt. Ch. Howell.

Il a été difficile, depuis quelque temps, d'obtenir rapidement à

Washington, des nouvelles de Shafter; mais on vient de relire par une ligne la Playa del Este avec Guanatanamo, ce qui permettra d'obtenir les dépêches plus vite qu'auparavant.

Conseil de guerre à la Maison Blanche.

Washington, 11 juillet. — Le secrétaire Long, l'amiral Sicard et le capitaine Crownsfield, du bureau naval de guerre, sont en conférence en ce moment, avec le président McKinley, à la Maison Blanche.

Le secrétaire Long, en arrivant à la Maison Blanche, a dit que, suivant lui, la flotte n'avait pas pris part, aujourd'hui, à l'engagement. S'il en était ainsi, l'amiral Sampson aurait fait un rapport à ce sujet.

A 1 heure, en quittant la conférence de guerre, le secrétaire Long a dit qu'il n'avait aucune nouvelle sur l'engagement de la part de l'armée ou de la flotte. Comme on le questionnait à ce sujet, il a répondu qu'il attendait la nouvelle de la chute de Santiago, à tout moment. Mais, a-t-il ajouté, ce ne sont que des espérances. Tout indique que toute trêve a cessé et que la lutte définitive est engagée.

Conférence du Président avec l'ambassadeur de France.

Washington, 11 juillet. — M. McKinley, le secrétaire d'Etat par intérim et M. Cambon, l'ambassadeur de France sont en conférence à la Maison Blanche.

On affirme que la conférence a eu lieu à 10 heures du matin. M. McKinley avec M. Cambon n'avait aucun rapport avec la guerre hispano-américaine.

On affirme que la conférence a eu lieu à 10 heures du matin. M. McKinley avec M. Cambon n'avait aucun rapport avec la guerre hispano-américaine.

Washington, 11 juillet. — M. Cambon est parti cette après-midi pour New York; il ira probablement à Bar Harbor et à Newport, avant de revenir ici. Sa visite au Président a naturellement fait sensation.

Démission du cabinet Sagasta.

Londres, 11 juillet. — Le correspondant du Times à Madrid lui télégraphie, en date de lundi: «Senor Sagasta s'est rendu au Palais et a offert sa démission et celle du cabinet.»

Il a demandé en même temps à la Reine de nommer un Cabinet composé d'éléments militaires qui ne s'engagerait pas nécessairement dans une politique belliqueuse. On pense que ces démissions seront acceptées. Il est pourtant possible que tout se borne à la formation d'un cabinet dans lequel entreraient plusieurs éléments de celui de M. Sagasta.

Les ministres sont maintenant en conseil. M. Sagasta leur a probablement communiqué le résultat de sa conférence avec la Reine Regente.

Le bombardement ajourné à demain.

Washington, 11 juillet. — Le rapport du général Shafter de la nuit dernière faisait prévoir le commencement du bombardement; mais on a attendu la nouvelle toute la journée au département de la guerre; elle n'est pas arrivée.

On suppose que le général Shafter a dit vouloir de nouvelles propositions de capitulation de la part du commandant espagnol. S'il en est autrement, si les deux généraux ne se sont pas entendus, on affirme que le général Miles qui arrivera ce soir ou demain matin, commandera le bombardement et l'assaut, qui seront poussés avec la dernière énergie. Il est possible, d'ailleurs, que ce retard de 24 heures, permette à l'amiral Sampson de faire rapprocher de très près du port les bateaux légers et de bombarder ainsi la ville plus sûrement et plus facilement.

Encore la Bourgogne.

Philadelphie, 11 juillet. — Le steamer Allan, le navire qui a remorqué le Cromartyshire, après la collision de ce dernier avec la Bourgogne, est arrivé ici.

Un des officiers a dit: «Il est difficile à un anglais de comprendre comment il y a eu 50 pour cent de l'équipage qui ont été sauvés et seulement 10 pour cent de passagers. Le fait qu'une seule femme, sur 100, a été sauvée donne une assez pauvre idée de cet équipage.»

Comment se battent les Espagnols.

Atlanta, 11 juillet. — Les 235 blessés et malades expédiés de Tampa à Fort McPherson sont arrivés à destination. Parmi eux il y a quelques «tough riders» et de nombreux membres du 70e de New York. Le docteur pense que tous seront sauvés.

Ils prétendent que les espagnols se servent de balles explosibles. Ils tirent aussi, paraît-il, sur les hôpitaux. Un chirurgien a été tué en passant un blessé à un autre a été mis en pièces par une bombe qui a éclaté dans une tente.

Les soldats disent aussi que l'armée espagnole est fort bien nourrie, mieux peut-être que l'armée américaine.

Ce sont de rudes combattants, disent nos soldats, des Espagnols; mais ils sont traités.

Le premier jour de la bataille devant Caney, le Capt Lyons avec 75 hommes a voulu pénétrer dans une sorte de grotte de pierre sur une colline.

Au fond de cette grotte il y avait 60 espagnols qui les ont laissés pénétrer, puis ont engagé contre eux un combat meurtrier.

Il a fallu vendre alors cherement sa vie. 22 hommes sont restés sur la place. A la fin de la journée, des 75 hommes, 20 seulement purent répondre à l'appel.

Conditions imposées à l'Espagne.

Madrid, 17 juillet. 11 heures du soir. — Voici les conditions de paix que les Etats-Unis imposent à l'Espagne:

- 1. Possession de Cuba et de Porto Rico, avec un port aux îles Canaries.
2. Une indemnité de 48,000,000 de livres: soit \$240,000,000.
3. Détention des Philippines comme garantie, jusqu'à parfait paiement de l'indemnité.

Ces termes sont considérés comme inacceptables.

AVANT L'ASSAUT.

Nous voici bien, cette fois, au milieu des horreurs de la guerre. Il n'est plus question dans les journaux, ou dans les conversations, que de combats à coups de fusils ou à coups de canon à longue portée, que de morts et de blessés.

Heureusement, nous avons devant nous une perspective de paix. L'Espagne demande la cessation d'hostilités, qui la ruinent et mettent son existence en péril.

On pent lire, dans nos dépêches, les conditions qui lui sont imposées; elles sont dures; mais contre la force, il n'y a pas de résistance possible. Il faudrait un miracle pour sauver la malheureuse Espagne.

En attendant, le bombardement continue plus ou moins devant Santiago; mais le signal du branle-bas général n'est pas encore donné, hier soir. Aussi, les anxietés sont elles plus vives.

Il faut nous attendre, avant vingt-quatre heures, à de graves événements. Le cabinet Sagasta n'est plus; il a donné sa démission. On compte sur un ministre ou l'élément militaire dominera — chose aussi nécessaire à l'Espagne pour sa tranquillité intérieure que pour sa dignité au dehors.

ENCORE LE Cerveau de Gambetta

On a eu beau faire: elle est restée envoiée de on ne sait quelle obscurité tragique cette fin du tribun républicain emporté dans la nuit du 31 décembre 1882 au 1er janvier 1883. Ses amis, qu'il combla, se sont épuisés à dissiper les brumes mystérieuses.

Tout cela n'a pas empêché le docteur Laborde de porter ces derniers jours, à l'Académie de médecine, une étude prétendument nouvelle sur la maladie, la mort et le cerveau de Gambetta.

Combien de versions, d'anecdotes, de thèses ne nous a-t-on pas données là-dessus depuis déjà quinze ans que s'effondra cette existence bruyante, militante et d'un éclat si éphémère?

La fonction fait l'organe, répète le docteur Laborde, et il part de là pour réduire ce cerveau fameux à l'état de moteur verbal qu'il localise dans la troisième circonvolution frontale, dite de Broca.

C'est peut-être la seule découverte, simplement curieuse d'ailleurs, qu'il faille retenir des investigations patientes et tenaces de la Faculté. Je ne dirai pas: «Much ado about nothing». Mais j'ajoute sans réticence: «préférer à ce galimatias anthropologique l'observation psychologique et pathologique d'Alphonse Daudet condensé dans «Numa Roumestan».

Où, le voilà bien le parolier fonctionnel, obéissant à un instinct irrésistible, se laissant dériver au cours de ses ondes sonores, et s'enivrant jusqu'à l'étourdissement du bruit ou de la musique de ses organes. Quis le cerveau si fervemment recueilli de l'orateur ait présenté les caractères les plus affirmatifs de cette passion et de cette faculté de parler, il n'y a là rien qui puisse étonner les phrénologues.

Plus suggestive pouvait être l'autopsie elle-même, puisque, suivant le vœu, immédiate ou simplement original, de M. Gambetta, son corps devait être abandonné, aux investigations scientifiques. Comme bien vous pensez, les médecins, peu habitués à rencontrer pareil sujet d'expériences, s'en sont donné à sculpter que veut-tu. S'il faut les en croire, rien de suspect. Toute réminiscence d'hypothèses mélodramatiques, toute allusion à de criminelles surprises doit être enfin bannie. On n'a pas retrouvé l'indice de l'effleurement de la plus petite balle à travers les tissus.

Sans doute, il y a eu une balle. M. Gambetta, s'exerçant au tir, se blessa lui-même à la main et au bras, en maniant un pistolet que lui avait donné un de ses amis.

Mais, quoi qu'on en ait dit, cette blessure si bénigne l'obligea à s'aliter. Elle aurait guéri, mais le patient qui s'était couché ne se releva pas. La balle, encore une fois, ne fut pour rien dans l'aggravation soudaine d'une maladie des intestins qui, déjà ancienne, progressa plutôt que traitée, enleva seule Gambetta après trente-six jours d'une médication en laquelle intervinrent des somnifères de la science.

Il n'en reste pas moins exact que si le maître des Jardins n'avait pas eu la main et le bras perforés et déchirés par une balle, il n'aurait pas été contraint de se mettre au lit et d'interrompre le régime lentif qui émollient que lui recommandait son médecin. De sorte que l'on est acculé à l'une ou à l'autre de ces conclusions: ou la balle, d'où qu'elle soit venue, a déterminé la mort, ou le Verbe de la démocratie, comme il se dénomme, a trop bu et trop mangé.

En vérité, c'est ce dont l'avenir n'aura cure. La vie intime de l'improvisateur tonitruant a été

explorée plus d'une fois. Celle qui, dans sa villégiature de Saint-Sébastien, s'était montrée pour lui si dévouée, s'est-elle un jour tout émue de quelque caprice passager du dictionnaire? Et sa rançune jalouse se serait-elle oubliée jusqu'à lui faire expier chèrement? «Chi lo sa?» s'interroge, au moment de l'accident. Ainsi raisonnait d'abord la cruelle malignité publique. Mais il paraît que c'est là une fable romanesque qu'il faut laisser aux Poëmes du Terrail futur.

Force est donc de se rabattre sur la version la plus prosaïque, celle du ventre. M. Gambetta en avait fait un peu trop son Dieu. Ce n'est pas impunément que «Gargantua» s'est levé sur son livre de chevet. Il y avait même pris cette épithète d'opportuniste, d'où opportuniste — dont il avait décoré son parti. Il n'aimait pas la table, il l'adorait. Ce fidèle de Rubelais était un gourmand plus qu'un écrivain. Et les propos du quartier Latin, les gasconnades joyeuses, les fécules méridionales ne parvenaient pas à liquider les coulis ou les cassoulets, les «bons bocks» et les bourgognes généreux. Il devint gros, l'obésité l'envahissait. Il voulut traigrir. Un illustre hygiéniste lui conseilla de manger seul et de porter s'écria-t-il, mais c'est moi qui suis le porteur. Je n'ai plus de sang dans les veines, j'en ai plus que de l'eau. Le propos n'a pas été démenti. Il ne pouvait pas l'être.

La Relation de l'autopsie démontre un état d'inflammation chronique et morbide auquel le plus léger accident devait imprimer une issue mortelle. C'est pourquoi on n'a pas opéré le malade, si pressantes que fussent les adjurations. Il aurait succombé à toute secousse un peu violente. La décomposition ne pouvait être arrêtée. Elle devait achever son œuvre.

Et maintenant, que faut-il induire du cerveau? Pèse-t-il 1,160 grammes ou 1,246 grammes? Etait-il au-dessus de la moyenne? Mais les anthropologistes ne préjugent rien de cette densité. M. le docteur Laborde n'en tient pas compte. M. Mathias Duval a trouvé en cet organe essentiel une régularité harmonieuse, qui serait un signe de puissance.

Ce qu'on y remarque de plus apparent, c'est le développement de cette troisième circonvolution frontale dont je parlais tout à l'heure. Il paraît que la résidu la fonction de la parole. On cite des économistes, des métaphysiciens, des philosophes, chez lesquels l'appareil existe à peine parce qu'ils n'avaient pas le don de l'éloquence. Cette pièce du mécanisme cérébral était au contraire fort simplifiée chez Gambetta.

Il est vraiment fâcheux qu'on n'ait pas collectionné tous les écrits de l'orateur, depuis Démotènes jusqu'à Mirabeau. Nous saurions peut-être à quel point en tenir sur la troisième circonvolution frontale.

Mais ce n'était vraiment pas la peine de mener grand tapage pour retrouver chez le tribun de la troisième république ce que Daudet avait découvert sans recourir à Gall, à Spurzheim et à M. Laborde: le prototype de Numa Roumestan.

LE YAWL DE MAUPASSANT

Deux cents francs! telle est la somme à laquelle un commissaire-priseur de Cannes aurait adjugé, au mois de mai dernier, le yawl de 40 tonnes «Bel-Amis», ayant appartenu à Guy de Maupassant.

Le célèbre écrivain l'avait acheté, en février 1889, M. E. Rocca, de Marseille, et avait substitué à son nom de «Zincaris» celui de «Bel-Amis», qu'il affectionnait tout particulièrement. C'est à bord de ce yawl que Guy de Maupassant fit toutes ses croisières en Méditerranée.



La jeune reine Wilhelmine.

La jeune reine de Hollande vient de terminer son éducation littéraire et scientifique: elle a pris le 16 sa dernière leçon, et elle l'a clôturée en faisant son professeur, M. Kraemer, chancelier de l'Ordre du Lion néerlandais. C'est seulement le 31 août, à six heures trente minutes du soir, que la souveraine des Pays-Bas atteindra sa majorité constitutionnelle. Les ministres attendront cette heure précise pour se réunir en conseil et lui faire signer le premier acte de son administration personnelle, la régence ayant pris fin automatiquement. Les fêtes du couronnement viendront en septembre.

Se sera une cérémonie essentiellement nationale, à laquelle seront seuls conviés les parents allemands de la reine et les princes exotiques des colonies ou protectorats hollandais. La population se montre très enthousiasmée de la perspective de ces réjouissances. Seuls les socialistes font grise mine, mais ils n'osent rien dire, car ils en seraient incontestablement les mauvais marchands. La grosse difficulté sera maintenant de trouver un prince consort dont l'indigence ne soit pas un sujet de mécontentement pour quelque grande puissance. C'est sur cette carte que se jouera l'avenir de la Hollande.

Aux Invalides à Paris. — Le drapeau du régiment d'Algérie — Solemnité militaire publique.

Conformément aux ordres du ministre de la guerre en France, le drapeau du régiment d'Algérie, qui a flotté, le 30 septembre 1895, sur le palais de la reine, à Madagascar, vient d'être solennellement remis au général commandant l'hôtel national des Invalides, ce régiment ayant été licencié.

Une compagnie et la musique du 104e régiment d'infanterie sont allées chercher le drapeau à l'hôtel du ministre, 14, rue Saint-Hippolyte, et l'ont accompagné jusque dans la grande cour de l'hôtel des Invalides, où se trouvaient réunies des délégations des 4e, 5e, 24e, 28e, 82e, 102e, 108e, 104e et 131e régiments. Chaque délégation comprenait le colonel du régiment et un officier supérieur, tous deux à cheval, et le drapeau du régiment, escorté de sa garde.

La cérémonie a été présidée par le général de Saint-Germain, commandant la place de Paris, qui a fait ensuite défilé la compagnie d'honneur et les délégations.

Le public a été admis à l'intérieur de l'hôtel des Invalides jusqu'à dix heures et demie: les médaillés de Madagascar ont pu y pénétrer jusqu'à onze heures.

Le papier en Amérique.

Une des conséquences immédiates de la guerre hispano-américaine a été d'augmenter beaucoup, en Amérique, le commerce du papier. C'est au moins ce qu'affirme The American paper trade and wood pulp news.

Beaucoup d'usines, dit ce confrère transatlantique, ont de la peine à livrer aussi promptement que leurs clients voudraient. Certains grands journaux consomment 90 à 95 tonnes de papier par jour contre 55 à 60 tonnes en temps ordinaire.

Il y a une hausse de 5 francs par 100 kilos.

D'autre part, nous lisons dans le Westminster Gazette: «Un des résultats de la guerre hispano-américaine est la famine qui menace les Etats-Unis, mais une famine particulière, la manie de papier-journal! Tous les stocks et réserves sont épuisés. La fabrication quotidienne des papeteries est de 1800 tonnes contre une consommation de 2100 tonnes pour le mois dernier.»

AMUSEMENTS. Parc Athlétique.

Non seulement le Parc Athlétique est bien aéré et magnifiquement illuminé, mais il offre, chaque soir, d'étonnantes attractions au public. Cette semaine, au concert toujours si excellent de l'orchestre mexicain, sont venus s'ajouter les tons prestigieux de Demonic, de Nelson et de Gienasetti, trois fameux acrobates.

West End.

Florie West, Ben Harnay, Edith Murray, et surtout les exécutions si parfaites de l'orchestre Bellstedt, attirent toujours la foule au West End. Hier, on a beaucoup applaudi des variations sur le cornet à piston par Emile Kop.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE: EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 Un an; \$1.50 6 mois; \$1.00 3 mois.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans les autres éditions quotidiennes, non abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner s'adressent aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

monde surtout celui de la haute finance.

—En vérité, je suis extraordinairement surpris; comment pouvez-vous savoir toutes ces choses?

—Attends un peu, Jacques, je te le dirai. M. de Migrane dépend beaucoup pour ses plaisirs, et comme la plupart des joueurs, qui trouvent toujours leur maître, il perd au jeu des sommes énormes. Or, comme on ne lui connaît pas de fortune personnelle, et que son traitement d'attaché du Ministère est loin d'être en rapport avec ses dépenses et la vie désordonnée qu'il mène, on a le droit de se demander quels moyens plus ou moins avouables il peut employer pour se procurer les ressources nécessaires à son genre de vie.

Le jeune homme écoutait avec stupefaction.

—Maintenant, continua la comtesse, je vais te parler de la baronne de Gassie.

—D'elle, bonne maman, vous ne pouvez dire que du bien.

—Tu vas voir. Assurément elle est charmante et aussi d'une beauté remarquable, cette jeune veuve. Dans le quartier où elle habite, et parmi ses connaissances, elle jouit d'une excellente réputation.

—Bien méritée, ajouta le comte.

—Aux yeux du public, rien à blâmer dans sa conduite, pour-suivit Mme de Valmont, sans

faire attention à l'interruption de son petit-fils; elle passe même pour être très charitable; elle est affable, d'une amabilité charmante, très serviable et elle ne donne lieu à aucune critique, ce qui n'est pas un mince mérite, étant données sa jeunesse et sa beauté qu'elle ne peut cacher aux yeux des nombreuses personnes riches dans son salon. Mais il y a chez la baronne de Gassie un très grand luxe et ses dépenses sont fort exagérées.

—Sa fortune lui permet son luxe et ses dépenses.

—Je ne sais pas qu'elle peut être la fortune de cette dame, on ne m'a pas éditée sur ce point, mais des gens qui ont eu à cœur de voir au fond des choses s'affirment qu'il y a quatre ans à peine elle ne possédait pas plus de quinze mille francs de rente. Si elle a actuellement une fortune qui lui permet d'entretenir son train de maison sur le pied d'une dépense de trente ou trente-cinq mille francs par an, où l'a-t-elle trouvée? Ou encore, comment l'a-t-elle gagnée? Et, si elle n'a pas cette fortune, à quelle source féconde puise-t-elle une bonne partie des sommes qu'elle dépense? Car il est reconnu qu'elle n'a pas de dettes, Jacques, tu peux te le demander.

Le jeune homme, devenu très pâle, paraissait atterré.

—Je ne veux pas suspecter la bonne foi de la personne qui

vous a fourni ces renseignements, répliqua-t-il d'une voix hésitante, mais elle a pu être trompée.

—Je ne le crois pas. Ce que l'on ignore probablement dans l'entourage de la baronne, je le sais, moi.

—Mais que savez-vous donc?

—La baronne de Gassie, cette jeune et belle veuve, est une mariée.

IX GRAND-MÈRE ET PETIT-FILS.

Ces dernières paroles de Mme de Valmont furent suivies d'un silence.

L'expression d'étonnement que prit la physionomie du jeune comte indiquait qu'il n'avait pas bien compris.

—Une mariée! qu'est-ce qu'une mariée? interrogea-t-il.

—C'est une femme, généralement d'un certain âge, — Mme de Gassie est une exception, — qui a la manie de faire des mariages.

—Et Mme de Gassie aurait cette singulière manie?

—Attends un peu, mon ami, sois moins pressé. Il y a des mariages de plusieurs sortes; pour les uns, s'occuper de mariages est un plaisir — cela les amuse sans doute — et une espèce de dévouement. Elles croient sincèrement qu'elles rendent des services; elles sont de celles qui vous disent: «Fiez-vous à moi, j'ai la main heureuse!» Elles sont de celles à qui l'on dit familièrement: «Trouvez moi donc un mari pour ma fille; cherchez-moi donc une femme pour mon fils, il est temps qu'il se range!» Pour les autres...

La comtesse s'interrompit, puis reprit:

—Tu n'ignores pas qu'il existe à Paris et dans d'autres grandes villes des agences, dites matrimoniales, lesquelles, au moyen d'annonces dans les journaux, s'attirent une clientèle et se mettent à la disposition de leurs clients des deux sexes pour leur servir d'intermédiaire. Certaines de ces agences font, paraît-il, de très bonnes affaires. Il y a là, certainement, une industrie malsaine; mais ceux qui s'exposent à ce qu'ils s'exposent; ils vont là pour conclure un marché, tant pis pour eux s'ils sont trompés, volés.

Je suis désolée, mon cher enfant, de t'enlever quelques-unes de tes illusions et de te causer un chagrin, mais il le faut; dans

ton intérêt, c'est nécessaire.

Eh bien, Mme de Gassie fait clandestinement ce que font ouvertement... au grand jour, les agences dont je viens de parler.

—Oh! fit le comte avec un vif mouvement de protestation.

—Pour elle, poursuivait la grand-mère, l'occupation de mariages est, comme pour les agences, une industrie, un commerce, et c'est grâce au courtage qu'elle reçoit de ceux qui se marient sous ses auspices que la belle veuve entretient le luxe de sa maison et fait face à toutes ses dépenses.

Le jeune homme se dressa comme un ressort et, un éclair dans le regard:

—C'est faux, c'est faux! s'exclama-t-il d'une voix vibrante, indignée, voilà une odieuse calomnie!

—Ne t'empêche pas, Jacques, dit doucement Mme de Valmont, je t'en prie, reste calme.

—Mais cela me met hors de moi!

—Encore une fois, bonne-maman, c'est faux! Dans je ne sais quel but, on a calomnié Mme de Gassie.

—Assieds-toi, mon ami; tu sais, il a été convenu que nous causerions tranquillement.

Jacques, toujours violemment ému, retomba dans son fauteuil.

La comtesse n'avait rien perdu de sa gravité et la tristesse restait empreinte sur son visage. Elle enveloppa son petit-fils d'un long regard où la tendresse se mêlait une douce pitié, et très émue elle aussi, elle reprit:

—Jacques, tu connais M. de Clergy?

—Certainement, puisqu'il est un de vos anciens et meilleurs amis.

—M. de Clergy, ancien magistrat et président de chambre, est un homme d'une intégrité absolue et de la plus parfaite honnêteté.

—C'est vrai.

—Il est incapable de recueillir des commérages de salon pour se faire un plaisir de les répéter; incapable de se faire l'écho de bruits malveillants et ne s'appuyant sur rien; incapable enfin d'avancer une chose dont il n'est pas absolument certain. Eh bien Jacques, il y a une qui t'aime de jours, M. de Clergy, qui se rendait à Belfort, est venu en passant me faire une visite, et tout ce que je viens de te dire, c'est de lui que je le tiens.

Voyons, crois-tu que M. de Clergy, si correct en tout et si justement respecté, se soit fait ici le rapporteur malveillant d'une

odieuse calomnie?

Le jeune homme courba la tête.

—Si M. de Clergy m'a parlé de la baronne de Gassie, qu'il ne connaît que de nom et de réputation, c'est qu'il avait appris que tu étais devenu un des familiers de son salon. Tu sais, Jacques,